

Andreas cheminait le long d'Unter den Linden<sup>1</sup>. Il ne comprenait pas pourquoi les vénérables tilleuls faisant habituellement son charme avaient tous été coupés. Il se sentait étranger dans sa propre ville. Un vent glacial lui fouettait le visage. Soudain, son chapeau s'envola. Il ne chercha pas à le rattraper. La nuit venait de tomber sur Berlin balayé par la tempête. Le paysage avait quelque chose d'irréel. Les trottoirs étaient recouverts d'une neige dure qui craquait sous la semelle.

Arrivé à l'intersection de la Friedrichstrasse, Andreas s'arrêta devant le *Café Kranzler*. Après un instant d'hésitation – il était pressé, comme toujours –, il entra. Il s'attablerait un moment et commanderait une boisson le temps de se réchauffer.

À l'intérieur, il chercha du regard une place, mais la salle était bondée. Les serveurs slalomaient entre les fauteuils et feignaient de ne pas le voir – comme ils

---

1. Une des principales avenues de Berlin.

en ont l'art et la manière —, malgré ses efforts pour manifester sa présence. Il décida d'attendre près de la porte. Soudain, il aperçut ses beaux-parents, Joseph et Maria Bock. Fidèles à leur habitude, ils consommaient un café au lait agrémenté de pâtisseries. Il leur fit signe. Mais eux non plus ne le virent pas. Était-il devenu transparent ?

Bien que l'on fût au cœur de l'hiver, les clients étaient tous, curieusement, en tenue légère, presque printanière. Joseph Bock portait un costume gris clair et sa femme une robe beige ras-du-cou plutôt austère. Brusquement, le beau-père d'Andreas se leva. Avec son allure d'ancien militaire, ses cheveux aux reflets argentés et ses yeux bleus d'une couleur intense, quasi électrique, il avait quelque chose de glaçant. Tel un comédien qui prend le public pour confident, il lâcha *mezza voce*, mais les mains en porte-voix :

— Je vais vous livrer un secret. Aujourd'hui, ils arrêtent tous les suspects. Ils n'épargnent que les gens irréprochables. Mais ne le répétez pas !

À son tour, Maria Bock se dressa et hurla, en gesticulant :

— Ils nous débarrassent enfin de la racaille étrangère ! Et aussi des Allemands... anti-Allemands, des traîtres, des tièdes !

Rien ne collait dans sa mise avec son style coutumier de bourgeoise d'un certain âge, sauf ce rejet viscéral, qu'Andreas lui connaissait bien, de ce qui n'était pas

aryen et national-socialiste. Pour une fois, elle l'exprimait sur un ton agressif et vulgaire, au lieu de le faire par allusions, à mots couverts.

L'assistance restait muette et impassible. Au fond, seul dans un coin, un homme, cache-col remonté, casquette vissée sur le front, jetait des coups d'œil inquiets en direction des Bock. Ses vêtements étaient froissés et, manifestement, il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours. Il ressemblait à ces pauvres hères, voleurs de poules, qu'on croisait sur les routes à l'époque de la Grande Dépression et qui effrayaient les enfants.

Subitement, les Bock se tournèrent vers lui et, d'une seule voix, dénoncèrent :

— Un anti-Allemand ! On en tient un ! Arrêtez-le !

Aussitôt, l'assemblée se joignit à eux avec des hurlements de chiens fous. Deux agents de la Gestapo, sanglés dans leurs vêtements noirs, surgirent, arme au poing. En observant l'individu qu'on arrêta, Andreas découvrit avec effroi qu'il connaissait ce visage : c'était le sien !

L'homme-qui-était-lui tenta, dans un réflexe absurde, de s'enfuir. Mais des sbires de la police secrète bloquaient la sortie. Perdant tout sang-froid, le vagabond se mit à exécuter une série de saluts nazis. Il levait le bras de façon compulsive et mécanique, et accompagnait chaque fois son geste d'un *Heil Hitler* ! vibrant d'enthousiasme patriotique. Sa démonstration

d'allégeance sonnait faux, c'était grotesque. Les deux gestapistes le regardèrent faire sans broncher, jusqu'au moment où, leur prisonnier cessant enfin sa pantomime, ils le mirent en joue et l'abattirent froidement.

Quelques secondes, le silence régna dans la salle. Puis tous les clients se levèrent d'un bond pour acclamer la Gestapo. Andreas, pétrifié, ne quittait pas des yeux ses beaux-parents qui applaudissaient de bon cœur, comme au spectacle, quand le rideau tombe.

Andreas se réveilla en sursaut.

Il ne savait plus où il était ni même qui il était. En proie à la panique, il suffoquait, bien qu'il eût rejeté draps et couvertures dans son sommeil, transformant le lit en champ de bataille. Il referma les yeux et demeura immobile plusieurs minutes, allongé sur le dos, les bras le long du corps. Il venait de faire l'un de ces cauchemars qui, ces derniers mois, perturbaient effroyablement ses nuits. Alors qu'il peinait à maîtriser sa respiration, des embryons d'idées, puis des pensées plus structurées lui traversèrent l'esprit. Recouvrant son calme, il finit par distinguer le réel et l'imaginaire, et, peu à peu, reprit pied dans l'obscurité.

Il se trouvait à Garmisch-Partenkirchen, où il était venu seul. Cela n'aurait eu aucun sens que Magdalena l'accompagnât. Il était là pour son travail. Et sa femme détestait les compétitions sportives. Elle n'aimait pas non plus l'ambiance des stations de ski ; ils n'y avaient sacrifié ensemble qu'une fois, au tout début

de leur mariage – à Garmisch d'ailleurs, parce que c'était la station à la mode.

Désormais, leur couple battait sérieusement de l'aile et cette séparation de presque deux semaines avait été la bienvenue. Pour lui, une bouffée d'oxygène, au sens propre comme au figuré, l'occasion de faire le point, de mettre les choses au clair. Pour elle aussi, sans doute.

Journaliste sportif dans un grand quotidien de Berlin, Andreas avait pour spécialités l'athlétisme et le cyclisme sur piste, mais il pouvait couvrir presque toutes les disciplines. Il était considéré comme l'un des chroniqueurs les plus talentueux dans son domaine, et s'était rendu ici, au cœur des Alpes bavaïses, pour les quatrièmes Jeux olympiques d'hiver.

Il jeta un coup d'œil à la pendulette à dôme inclinable posée à sa droite, sur la table de chevet. Les aiguilles marquaient 3 h 59. C'était fichu. À cette heure-ci, il lui serait impossible de se rendormir. En tout cas, de se rendormir vraiment. Il avait terriblement mal à la tête. Pas étonnant après ce qu'il avait ingurgité la veille. Les Jeux s'étaient terminés quelques heures plus tôt, lors d'une cérémonie fastueuse ; on était à l'aube du lundi 17 février 1936.

Andreas resta un moment hébété, les yeux rivés sur le cadran luminescent de la petite horloge. Une magnifique pièce de la maison Mofem dont il était très fier parce qu'elle indiquait l'heure avec une

extrême précision. C'était un modèle de voyage, fabriqué en nombre limité. Il en avait fait l'acquisition l'année précédente, quelques jours avant ses trente ans, anticipant la remarque que n'avait pas manqué de lui faire Magdalena, quand il lui avait montré son achat :

— Il devient impossible de te faire des cadeaux. Dès que tu as envie de quelque chose, tu te l'offres, et tu choisis systématiquement ce qu'il y a de plus cher !

Avait-elle repéré cet article d'exception chez le célèbre horloger et souhaitait-elle lui en faire la surprise, présentant qu'elle le comblerait ? Était-elle déçue ou irritée qu'il lui ait coupé l'herbe sous le pied ? Assurément pas. Elle trouvait Andreas trop dépensier et désapprouvait ce qu'elle appelait son « penchant pour le luxe et le futile ». Le prix de la Mofem se justifiait pourtant, il en était convaincu : c'était un pur joyau de mécanique, léger, et peu encombrant une fois rangé dans son écrin. Un réveille-matin idéal pour un reporter ayant gardé, malgré son nomadisme, le goût pour un certain raffinement que ce très bel objet incarnait. Sauf que ce bijou de technologie et de miniaturisation ne lui servait finalement à rien, il l'admettait, hormis le plaisir esthétique qu'il lui procurait. Il se réveillait toujours bien avant la sonnerie, généralement entre 3 et 4 heures, parfois plus tôt. Cela ne l'empêchait pas, le soir, quand il se couchait, de continuer à programmer l'alarme pour 7 heures, tout en sachant que c'était

absurde. Il y avait là de sa part comme une superstition, ou une obstination déraisonnable. Ne pas le faire, c'eût été baisser définitivement les bras devant son syndrome insomniaque, reconnaître que celui-ci était devenu une maladie incurable. Ce dont, en réalité, il devait convenir : ses insomnies étaient de plus en plus sévères. À Berlin, il incriminait l'air vicié par les usines, le chauffage au charbon, les voitures qui envahissaient rues et avenues, maintenant que la crise économique s'éloignait, ou bien il se plaignait auprès de Magdalena – que pouvait-elle y faire ? – du bruit, cette rumeur sourde qui montait, même la nuit, jusqu'à l'appartement pourtant confortable où ils vivaient, au cinquième étage d'un bel immeuble d'Unter den Linden, l'artère la plus prestigieuse de la ville. Mais ici, à pareille altitude et dans cet univers ouaté, qu'espérer de mieux ? Un paradis blanc qui offrait d'immenses étendues neigeuses, des forêts de sapins grim pant vers les sommets et se perdant dans la brume, un air d'une grande pureté. Et le silence, de surcroît.

Rien n'y avait fait.